



INTERVIEW

Saint-Luc Info : n° 5 - mars 1987.

Jacques Berthet

Doyen devant l'Eternel...

Né en 1926, Jacques Berthet est professeur ordinaire à l'UCL depuis 1967. Après une période de recherche scientifique féconde dans l'équipe du professeur de Duve - qui voit sa découverte des lysosomes récompensée par le Nobel en 1974 -, J. Berthet est élu doyen de la faculté de médecine en 1969. Au terme de son décanat, il devient chef du service de chimie médicale et enseigne la biochimie générale en 2e candi.

Monsieur Berthet, qui êtes-vous ?

Je suis le fils d'un généraliste qui pratiquait dans un quartier assez pauvre de Bruxelles. J'ai vécu une enfance très heureuse, pas vraiment luxueuse, mais avec un père que j'aimais beaucoup. C'est fondamentalement mon intérêt pour les sciences et accessoirement pour la médecine, qui m'a déterminé à entreprendre des études médicales. Si j'avais pensé à l'époque que j'étais doué pour la recherche scientifique, je me serais probablement orienté vers les sciences; mais comme mon père était fort modeste et qu'il ne croyait pas que j'avais des aptitudes particulières, il m'a encouragé à faire la médecine en me disant que c'était scientifiquement intéressant et que cela me procurerait une profession grâce à laquelle je pourrais honnêtement gagner ma vie.

J'étais un élève dans la bonne moyenne pendant mes études secondaires, mais une fois arrivé à l'université, je me suis révélé un étudiant plutôt brillant, ce dont moi-même j'étais assez surpris. J'ai eu l'occasion, à partir de la 3e candi, de travailler au laboratoire de physiologie. Cela me passionnait tant que je n'ai pratiquement plus fréquenté les auditoires; à la mi-avril, je sortais du laboratoire et me plongeais dans les livres pour réussir les examens. Je passais également une bonne partie de mes vacances au labo.

Saint-Luc Info - n° 5 - mars 87

J'ai eu la chance extraordinaire de rencontrer Christian de Duve. A cette occasion - j'étais alors en 3e doc -, j'ai quitté la physiologie pour aller travailler en biochimie. C. de Duve était alors un jeune professeur et il avait déjà cet ensemble de qualités qui l'ont fait reconnaître mondialement comme un scientifique de tout premier plan. C'est à son contact que j'ai tout appris : c'est lui qui m'a appris à lire, à écrire, et, dans une large mesure, à penser. C'était vraiment un maître extraordinaire par son imagination, sa rigueur, un souci de qualité et d'intégrité intellectuelle. Je suis persuadé que la rencontre avec C. de Duve a été la plus grande chance de ma vie.

J'ai donc fait de la recherche scientifique depuis 1950 jusqu'en 1972, pratiquement à temps plein. J'ai eu des charges d'enseignement, mais elles étaient relativement peu importantes. Je suis aussi allé à l'étranger et j'ai eu la chance énorme de travailler pendant un an aux USA sous la direction de Earl Sutherland, qui allait découvrir l'AMP-cyclique. C'était un homme fascinant, auprès duquel j'ai appris beaucoup de choses.

Vers 1968, j'ai commencé à m'intéresser aux affaires universitaires, un peu par hasard. L'agitation au sein de l'université, qui avait accompagné les événements de France, avait provoqué la constitution, à l'initiative du recteur et du conseil académique, d'un Groupe de Programmation Académique (GPA). Celui-ci avait pour mission d'étudier les structures qu'il faudrait donner à l'université pour l'adapter au monde de 1968. Cela avait été au fond de la part de l'autorité académique une manière de désamorcer l'agitation étudiante et en même temps, une tentative de lui donner un tour positif. Les professeurs qui faisaient partie de ce GPA avaient été désignés par l'autorité académique, qui à dessein avait choisi des professeurs relativement jeunes : c'est ainsi que je devins le représentant de la faculté de médecine. Ce fut pour moi une expérience extrêmement intéressante; je ne m'étais jamais mêlé auparavant de politique universitaire et j'ai découvert un monde tout à fait nouveau, loin d'être aussi intéressant que le monde scientifique mais qui, à cer-

tains points de vue, était peut-être plus amusant. J'ai pensé que ce n'était pas une mauvaise chose de m'occuper des affaires académiques pendant un an ou deux, d'autant plus que je ne perdais pas le contact pour autant avec mon activité scientifique. A ce moment, j'ai été pris au jeu et je me suis mêlé de plus en plus d'affaires académiques, comme délégué du corps académique; puis, au sein de la faculté, les gens sachant que je m'intéressais à ce genre de choses et que je possédais certaines aptitudes de négociations, m'ont demandé de devenir doyen, à la succession du professeur Aubert. J'ai accepté assez volontiers, mais cette tâche s'est immédiatement révélée beaucoup plus absorbante que je ne l'avais pensé. Pendant quatre ans, j'ai dès lors été doyen à temps plein, abandonnant complètement mes activités scientifiques.

De cette période, j'ai retiré un certain nombre de choses positives et négatives. Le jeu de politique facultaire et interfacultaire, le jeu d'une politique budgétaire, d'une politique de cadre m'a assez bien amusé au début, mais au bout de trois ou quatre ans m'a plutôt lassé. Je ne dirais pas que ce fut une expérience extrêmement positive.

Par contre, c'est comme doyen que j'ai réellement commencé à connaître mes collègues; j'ai eu l'occasion de rencontrer la plupart d'entre eux et bien souvent de parler avec eux de manière très détendue, non seulement de leur fonction à l'université, mais parfois même de leurs objectifs de vie et de choses plus générales. A leur contact, j'ai appris beaucoup de choses. J'ai notamment renoué contact avec les cliniciens, que j'avais pratiquement perdus de vue et que j'ai appris à estimer. J'ai également appris beaucoup de choses concernant les étudiants. Bien qu'auparavant je rencontrais ceux-ci comme interrogateur, j'avais toujours gardé une assez grande distance par rapport à eux. C'est pendant mon décanat que, confronté à toute une série de problèmes particuliers - mon secrétaire académique ne s'occupait pas beaucoup des étudiants, M. Garab n'avait pas encore une grande expérience, il n'y avait pas de commission de réadmission, etc. - j'ai mieux appris à comprendre les difficultés que pouvaient rencontrer les étudiants. Cet aspect de ma fonction m'a considérablement enrichi.

Quand mon décanat s'est achevé, j'aurais dû, si j'avais voulu retourner en recherche, prendre une année de congé sabbatique pour me replonger dans le monde scientifique. Mais il se fait que j'ai reçu une offre venant de l'hôpital : on cherchait un chef de service en chimie médicale. J'ai accepté volontiers car cela me permettait d'emblée de reprendre une fonction utile et de me retrouver au contact des cliniciens que j'avais réappris à apprécier. Ce poste en outre me donnait plus de contacts humains que si j'étais resté en recherche fondamentale. La situation que j'ai actuellement me satisfait; je n'ai pratiquement plus d'activité scientifique - ce qui ne signifie pas que j'ai perdu tout intérêt scientifique - et une fonction à la fois médicale, technique et administrative, me convient bien, parce que, sous ces divers aspects, j'ai de multiples contacts avec des personnes très différentes.

Comment avez-vous personnellement vécu l'attribution du Nobel à C. de Duve ?

Pour moi, elle ne fut certainement pas une surprise. Avant qu'il ne reçoive le Nobel, j'avais fait plusieurs séjours comme professeur visiteur à l'université Rockefeller, où il y avait à l'époque une demi-douzaine de prix Nobel. C'étaient des personnages tout à fait accessibles, avec lesquels on pouvait très facilement déjeuner à la cafétéria de l'université. Je connaissais personnellement la plupart d'entre eux et j'avais pu remarquer chez eux les qualités scientifiques particulières qui font qu'un chercheur est de très haut niveau. Ces qualités sont dans une certaine mesure contradictoires, parce qu'il faut d'une part avoir beaucoup d'imagination et donc laisser divaguer son esprit dans toutes sortes de directions saugrenues, et en même temps il faut beaucoup de rigueur et d'esprit critique pour interpréter des résultats expérimentaux. Ce mélange de qualités contradictoires, il est rare qu'une personne les possède de manière imminente; c'est ce qui m'avait impressionné chez les tout grands scientifiques que j'ai côtoyés.

Comme je connaissais bien C. de Duve, je savais qu'il était de ce niveau-là, lui aussi, et donc l'attribution du Nobel à de Duve n'a pas été une surprise. C'était un très grand bonheur de voir que ses qualités étaient reconnues internationalement, mais je n'en fus pas surpris.

Vous avez participé à une modification du statut financier des cliniciens, qui ont abandonné une grosse partie de leur clientèle privée en compensation d'un salaire plus élevé que celui d'un professeur d'une autre faculté. Comment s'est déroulée cette réforme ?

Immédiatement avant mon décanat, des négociations ont débuté entre les jeunes cliniciens et l'autorité académique. Le mode de paiement des cliniciens jusqu'à cette époque était de les rémunérer à l'heure de cours et, pour le reste, de compter sur les indemnités que leur donnerait l'hôpital et surtout sur la clientèle privée.

Les jeunes cliniciens de l'époque (Kestens, Chaland, Ponlot, Vincent, Brasseur) ont demandé une modification importante de leur statut. Ils auraient préféré de très loin - puisqu'ils savaient bien qu'ils étaient les futurs chefs de service - être des salariés de l'université, mais avec un traitement correspondant non pas aux spécialistes privés, mais tout de même à un niveau intermédiaire entre le spécialiste extérieur et l'universitaire. En contrepartie, ils étaient tout à fait disposés à abandonner une clientèle privée importante.

Cela me paraissait une idée extrêmement intéressante, car je pensais effectivement, comme beaucoup d'ailleurs, qu'il était impossible de faire fonctionner convenablement une faculté de médecine et un hôpital universitaire moderne avec des médecins qui auraient passé une grande partie de leur temps à s'occuper de leur clientèle privée. L'université avait donc tout bénéfice à accepter cette proposition qui, de la part des cliniciens, était très désintéressée sur le plan financier.

Malheureusement, cela soulevait des questions de principe. Il paraissait pour le moins difficile pour certains membres de l'université de faire un traitement particulier pour les professeurs médecins.

Les négociations ont été dures et, à un certain moment, ont été rompues entre ces délégués des cliniciens et le conseil d'administration. A ce stade, on m'a demandé d'intervenir comme médiateur. Les cliniciens avaient le sentiment que j'étais capable de comprendre leurs problèmes et, d'un autre côté, aux yeux de l'autorité académique, je n'étais pas

suspect parce que, n'étant pas clinicien, je ne défendais pas des intérêts personnels. Je crois que ma médiation a un peu contribué à régler le problème. Elle a certainement contribué à augmenter ma popularité auprès des cliniciens, et c'est un élément important qui a joué en faveur de mon élection au décanat.

Le nouveau statut des médecins a été approuvé par le conseil d'administration peu après que j'aie été élu doyen, et cela a provoqué énormément de remous au sein de l'université et notamment au conseil académique. A ce moment-là, j'ai dû défendre ma faculté et mes cliniciens avec beaucoup de vigueur mais, comme je n'étais toujours pas clinicien et que je n'avais aucune intention de l'être, c'est une fonction que j'ai pu assurer très confortablement et sans ambiguïtés.

Au sein du Groupe de Programmation Académique, vous avez "pensé" l'université de l'après-Leuven. Comment s'est déroulée cette expérience ?

Le transfert m'est apparu comme une nécessité politique. Dans le GPA, nous nous sommes intéressés au transfert essentiellement sous deux aspects : d'une part, essayer de faire une évaluation budgétaire indépendante de celle des services de l'administrateur général, en se basant sur des normes générales. Les conclusions auxquelles nous sommes arrivées, fort proches de celles de l'administrateur général, ont conforté le conseil d'administration dans l'idée que tout cela allait coûter extrêmement cher et qu'il fallait insister très fermement pour pouvoir décrocher ces sommes.

D'autre part, le GPA est intervenu dans les décisions urbanistiques concernant LLN, les mesures concernant LeW étant moins difficiles à prendre puisqu'il ne s'agissait pas de construire une ville. Dans le cas de LLN, il fallait décider comment on allait la construire. Là aussi, nous avons aidé M. Woitrin qui avait un certain nombre d'idées précises; notre appui l'a conforté dans sa volonté de faire de LLN une ville qui ne soit pas seulement un campus universitaire, mais aussi une ville d'habitation piétonnière dans une large mesure, où il est agréable de vivre, de se promener, où on rencontre des adultes, des vieillards, des enfants, des familles.

Pour le reste, les obligations journalières du doyen ne m'ont pas laissé beaucoup de temps pour m'occuper ni de la programmation du site de LeW, ni de la programmation du secteur social. Je ne me suis intéressé qu'à l'aspect académique des choses et j'ai laissé le reste à des experts.

Comment est perçu l'enseignement de biochimie par les étudiants ? Cet enseignement ne souffre-t-il pas de la session de janvier ?

A l'approche de Noël, il y a un peu plus d'absentéisme que d'habitude; c'est regrettable, mais on essaie de le compenser en fournissant un syllabus d'une bonne qualité. Je regrette un peu cet absentéisme parce que je fais un effort dans mon enseignement pour présenter les choses de manière un peu différente par rapport au syllabus. Je crois que c'est plus intéressant pour l'étudiant, mais d'un autre côté, je n'en ai jamais voulu à un étudiant qui n'assistait pas au cours. C'est son choix, et s'il pense se tirer d'affaire avec le syllabus, c'est aussi bien. Je serais d'ailleurs très mal venu de critiquer l'étudiant qui ne va jamais au cours, puisque moi-même à partir du 1er doc, je n'ai pratiquement plus mis les pieds dans un auditoire.

En ce qui concerne la connaissance de la biochimie par les étudiants, je crois qu'au terme de la 3e candi elle est d'un bon niveau. Une série de choses très importantes ont été revues plusieurs fois, ce qui est indispensable à une bonne connaissance : je songe par exemple à la glycolyse, au cycle de Krebs, au métabolisme des acides gras. L'exigence de mon collègue Hers en 3e candi contribue beaucoup à ce que les étudiants aient un bon niveau de connaissance.

Je suis cependant plus sceptique quant à ce qu'ils connaissent encore de la biochimie lorsqu'ils arrivent en 4e doc, mais à vrai dire, je ne pense pas que cela soit vraiment très important. La seule chose vraiment importante pour la formation du médecin, hormis quelques détails pouvant avoir une incidence sur le plan clinique, c'est de savoir que l'être humain peut aussi être considéré comme une machine chimique et qu'une partie de la pathologie peut s'expliquer de cette façon-là.

Quelles sont les qualités requises pour devenir biologiste clinique ?

Le critère le plus essentiel, c'est d'avoir le goût du laboratoire. La ~~fonction~~ du médecin biologiste est assez éloignée de celle du clinicien ~~classique~~ : il ne voit plus de malades ou très peu et voit surtout des ~~appareils~~, des techniciens et des résultats. Il faut aimer le laboratoire pour être heureux dans ce genre de profession.

La seconde qualité qui me paraît importante, c'est la sociabilité, parce que le médecin biologiste a une fonction de relation avec ses confrères et aussi parce qu'il a à diriger du personnel technique, qui porte en fin de compte la responsabilité technique de la qualité du travail. L'excellence du laboratoire ne peut être garantie que s'il y a une véritable confiance, une vraie collaboration entre le patron et ses techniciens.

Vous êtes président de la commission de réadmission des étudiants "à problèmes". Selon quels critères réadmet-on ou refoule-t-on ces étudiants ?

Il y a certains éléments objectifs, mais surtout beaucoup de facteurs subjectifs. La chose importante à considérer, c'est le pourcentage de chances de réussite de l'étudiant. J'ai toujours pensé que la commission de réadmission avait pour fonction, non pas de protéger la faculté car ce ne sont pas ces quelques étudiants en plus ou en moins qui lui font du tort, mais surtout de protéger les étudiants eux-mêmes contre leur obstination, parfois désespérée, à vouloir poursuivre des études qu'ils ne parviendront jamais à terminer.

Les éléments qu'il faut prendre en compte sont les résultats antérieurs et surtout une analyse détaillée de ceux-ci; de plus, il faut examiner certains éléments personnels que l'on peut découvrir lors d'une interview avec l'étudiant. C'est un travail très difficile, mais il est nécessaire.

Etant donné l'isolement de la faculté de médecine par rapport au reste de l'UCL, existe-t-il encore le sentiment d'appartenir à une institution universitaire chez les médecins de St-Luc ?

Il est clair chez tous mes collègues qu'ils ont le sentiment d'appartenir à une université. C'est évidemment le cas pour tous les fondamentalistes, mais même pour la grande majorité des cliniciens, notamment ceux qui sont responsables d'un enseignement. Le sentiment d'appartenance à une institution universitaire et spécifiquement à l'UCL est très vif. Cela ne veut pas dire qu'ils apprécient toujours la manière dont le conseil d'administration ou le conseil académique traitent la faculté de médecine. Néanmoins, il n'y a pas de tendance séparatiste très nette.

Que pensez-vous des événements qui ont secoué la France en décembre et qui ont essaimé en Belgique ?

Je n'ai pas suffisamment d'éléments pour apprécier. J'hésite entre deux interprétations. D'une part, un épisode de la vie politique française qui, à cause de la maladresse du gouvernement, a dégénéré en un mouvement où les étudiants découvrent tout d'un coup qu'ils ont une certaine puissance et qu'ils sont susceptibles d'influencer le cours des affaires politiques. S'il s'agit de cela, c'est dangereux parce que cela va créer, comme au lendemain de mai 68, une méfiance de la part du pouvoir politique à l'égard des universités qui sera finalement préjudiciable aux universités et aux étudiants. Il faut bien se souvenir que si 1968 a été pour le milieu universitaire, l'occasion d'un réel renouveau, ce fut aussi une des causes fondamentales des difficultés de relations entre le pouvoir politique et l'université. Les politiciens ont eu très peur en France et en Belgique, et n'ont pas encore surmonté ce problème-là.

On peut donner à ce mouvement une autre interprétation beaucoup plus positive, qui est la remise en question du rôle de l'université dans la préparation des étudiants à leur vie professionnelle ou leur vie en général. S'il s'agit de cela, je crois que ce mouvement peut avoir des conséquences très positives.

On dit que vous êtes l'éminence grise de la faculté de médecine. Quelle est votre opinion à ce sujet ?

Je n'ai certainement pas l'intention ni la vocation d'être une éminence grise. Je n'aime pas agir en sous-main. Il m'arrive assez souvent de conseiller des personnes qui viennent me demander mon avis mais je ne cherche pas à prodiguer des conseils. Généralement, ce que je dis aux personnes qui viennent me demander mon avis, ce sont des choses que je dirais bien volontiers publiquement. Je n'aime pas fort qu'on me considère comme une éminence grise, parce que cela ne correspond ni à mon désir, ni même à une vérité.

En conclusion...

Un des gros problèmes de la faculté de médecine, et en particulier de l'école de médecine, c'est celui des débouchés des jeunes médecins. Il n'y a pas moyen de résoudre cette problématique par la voie académique; on peut créer des filières nouvelles et le doyen s'y emploie de manière très active. Cependant, je ne crois pas que cela créera suffisamment de débouchés que pour absorber le surplus de médecins qui est produit actuellement.

Les étudiants en médecine devraient beaucoup plus se considérer comme des universitaires, c'est-à-dire qu'ils doivent savoir qu'en dehors de la formation professionnelle qu'ils ont reçue, ils ont acquis le mode de pensée d'un universitaire. Ils sont donc potentiellement très polyvalents. Je regrette beaucoup que la seule ambition qu'aient les jeunes médecins soit de faire de la médecine.

Ce que je souhaite, c'est que les étudiants en médecine réagissent un peu comme les étudiants en droit ou en sciences appliquées : tous les avocats ne sont pas au barreau, tous les ingénieurs ne font pas de la technique. Mon souhait est que tous les carabins ne fassent pas la médecine. Cela implique de leur part qu'ils prennent très tôt conscience qu'ils sont des universitaires polyvalents, au plus tard en 1er doc, parce que c'est une polyvalence à laquelle il faut se préparer sinon intellectuellement du moins psychologiquement. Voilà donc le principal conseil que je donnerais à un étudiant en médecine : se préparer à autre chose qu'à exercer une profession médicale.